

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 40, numéro 3, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103760ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103760ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1972). Pages de journal. *Assurances*, 40(3), 254–277.
<https://doi.org/10.7202/1103760ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU
de la Société Royale du Canada

Lu dans *Divertissements* de Rémy de Gourmont:

« Simone, allons au verger, avec un panier d'osier. »

254

Comme la mémoire est chose curieuse. Devant ce vers, je me rappelle tout à coup une excursion de chasse faite il y a bien longtemps avec mon ami Henri de La Myre Mory. Il était un excellent chasseur; je l'étais bien peu. Qu'allions-nous chercher dans cette montagne de Rougemont ? Une perdrix, un lièvre peut-être.¹ Mais durant tout l'avant-midi, nous n'avions rien vu. Un peu fatigués, nous nous étions arrêtés à l'ombre d'une grange au milieu d'un verger dont les arbres étaient chargés de pommes rouges: MacIntosh ou Fameuses, je ne sais, mais juteuses, exquises.

C'est le souvenir qu'évoque, bien longtemps après, ce vers de Gourmont: pommes à la chair fraîche et ferme, cueillies et mangées un peu en fraude en ce verger immense, où le problème principal est la cueillette d'abord, puis l'expédition en Angleterre. C'est ainsi que, si nos meilleures pommes se consomment à l'étranger, nous, du Québec, nous rabattons sur celles de la Colombie-Britannique venues à grands frais à travers la plaine immense. Ils sont bien curieux ces courants commerciaux qui nous font consommer les produits des autres, alors qu'à notre porte nous en avons de bien meilleurs. Mais qu'est-ce que cela a à faire avec Rémy de Gourmont ? Rien assurément; simple fantaisie de la mémoire qui bat la campagne. N'est-ce pas aussi le cas des crevettes de Matane qu'on envoie en Angleterre ou aux États-Unis par le port d'Halifax et qu'on a tant de difficulté à se procurer à Montréal ? Et cependant elles sont bien plus tendres et bien meilleures que celles qu'on nous offre... Que de contradictions il y a dans ces échanges commerciaux, qui dirigent à l'étranger ce que l'on pourrait vendre tout près, simplement parce que les courants d'affaires ont dans certains domaines une très grande stabilité.

¹ Gélinotte ou lapin sauvage, dirait le vieux monsieur grincheux de Sainte-Adèle.

21 août

Que représente Jésus-Christ pour vous, a-t-on demandé à la radio à des gens venus discuter le sujet devant nous ? Il y avait là un prêtre, un rabbin, un mahométan et, je pense, un athée. Tous, ils ont répondu avec respect, mais bien différemment. L'un a dit: « le fils de Dieu, Dieu lui-même; »; l'autre « un grand bonhomme »; un autre: « un précurseur ». Le dernier, enfin: « un être dont je n'admets pas la divinité, mais auquel je reconnais une extraordinaire personnalité ».

Quel chemin parcouru dans l'évolution religieuse au Canada, pour qu'on ose poser une pareille question à la radio et pour qu'on y réponde ainsi ! Autrefois, le papisme était l'objet d'une haine qui s'exprimait avec une violence plus ou moins retenue suivant le caractère de chacun. Il y a un quart de siècle qui, parmi les catholiques, aurait accepté de poser une pareille question sur la place publique ? Monsieur Bourget se serait retourné dans sa tombe. Et cependant, si cela étonne un peu, on admet d'entendre le point de vue de l'autre pourvu qu'il soit sincère et non brutal, comme l'était l'autre jour au Club mon vis-à-vis, quand il me disait avec un grand dédain: « Je ne crois plus à ces choses, depuis un demi-siècle ». C'est son droit, mais pourquoi veut-il faire du prosélytisme à rebours ? Cette attitude, c'est justement l'aspect détestable de l'anticléricisme ou de l'athéisme militant. Pourquoi faut-il que l'un et l'autre se refusent à laisser croire les autres ? Et cependant, ce collègue du club a conscience d'être un libéral dans toute la force du mot, sans réfléchir que le libéralisme doit donner à chacun la liberté de penser ce qu'il veut. Autrement, le libéral n'est qu'un réactionnaire sans intérêt, aussi détestable que le prêtre qui refuse aux autres le droit de penser et de croire en dehors de l'Église.

255



Lectures. J'ai relu les *Grilles d'Or* et *Le Temps des Amours* de Philippe Hériat. Comme j'aime ces livres d'un grand écrivain, clair et précis. Avec les deux, il continue son étude des Boussardel, grands-bourgeois habitant le parc Monceau, ayant leurs vices et leurs qualités, chasseurs de dots qui consolident la fortune familiale, capables des pires calculs pour arriver à leurs fins, mais poussant l'esprit de clan à l'extrême.

Agnès a trouvé grâce aux yeux de Philippe Hériat. Il nous la présente pendant la guerre, vivant dans une île de la Méditerranée,

élevant son fils, mais restant très femme et, à certains moments, très Boussardel. On sent que, parce qu'elle tient tête aux autres, l'auteur la suit affectueusement à travers les années dures et ses heurts avec sa famille.

256

J'ai lu et relu les livres de Philippe Hériat que le personnage d'Agnès rend attachants. Et puis, il y a la langue à laquelle je ne pourrai jamais rester indifférent. Autant me déplaisent ces auteurs au style lourd et prétentieux, autant j'aime ceux pour qui une phrase doit d'abord être claire, légère, vaporeuse. C'est cela qui a fait le charme de la littérature française. Je comprends qu'on cherche autre chose en ce moment. Il faut qu'une littérature évolue; mais comme sont lourds et désagréables certains textes qui n'ont d'intérêt que ce qu'ils ont de différent.

22 août

J'ai aussi relu la *Montagne Secrète* et la *Petite Poule d'Eau* de Gabrielle Roy, l'un de nos meilleurs romanciers. Quelle tristesse ou plutôt quelle mélancolie il y a dans ces deux livres ! Le premier raconte assez fidèlement, je pense, l'odyssée du peintre Richard. Né dans le nord de l'Alberta il quitte sa famille à douze ans et, quelques années plus tard, parcourt seul le grand nord, attiré par la solitude et la nature.

Il va à Paris, en revient bientôt et s'installe à Baie-Saint-Paul, dans ce pays magnifique, dur et âpre qu'un autre peintre Clarence Gagnon a aimé. Celui-ci a exercé une influence sur lui, par l'exemple plus peut-être que par la manière de faire. Tous deux ont aimé les grands espaces, la vie au grand air et ils les présentent chacun à sa manière.

Au Grand Théâtre de Québec, la semaine dernière, j'ai assisté à une exposition patronnée par le groupe de La Laurentienne. Richard y avait une toile où il représente des chiens esquimaux entourant leur maître. Rouquette aurait aimé l'avoir sans doute pour illustrer son *Grand Silence Blanc* dont on ne parle plus, mais qui est d'une époque simple et fruste. Gagnon, lui, était moins âpre, moins sauvage dans sa manière. Il était d'une autre période où on l'était encore un peu. Il a illustré un *Maria Chapdelaine* qui, avec le temps, a pris une grande valeur.

À ses peintures, je préfère ses gravures sur cuivre, comme celles qui représentent la pièce d'eau derrière le Collège de Montréal ou le

jardin des Sulpiciens à Oka. Il y a bien longtemps, l'abbé Olivier Maurault y amenait ses amis. Quel charmant endroit il y avait là, à une époque où les Sulpiciens avaient encore de grands biens et gardaient pieusement les souvenirs d'autrefois, à côté de cette église qu'ils avaient bâtie pour desservir la réserve indienne qu'on leur avait confiée. Quel charmant homme était cet abbé, représentant chez nous de la civilisation française dans ce qu'elle avait de plus aimable et de plus gracieux. Il n'aimait pas les histoires et fuyait les responsabilités, mais comme vivre avec lui était plaisant !



J'ai aimé aussi *La Petite Poule d'Eau* que Gabrielle Roy a écrit, il y a quelques années, et que Gilles Corbeil vient de faire éditer chez Maeght à Paris, avec des illustrations de cet excellent peintre qu'est Jean-Paul Lemieux. Le livre est très beau : papier, caractères, gravures, tout est soigné, en effet. Les illustrations font revivre les épisodes les plus caractéristiques du livre, l'immensité du pays, la plaine sans fin, le chemin de fer qu'on rejoint après des heures dans des pistes ou des routes cahotantes, la gentillesse de Madame Tousignant et son désir d'instruire ses enfants, l'isolement de la famille, les enfants qui quittent le foyer les uns après les autres, la rudesse et la bonté du capucin qui vient dire la messe pour la famille et, enfin, la Petite Poule d'Eau, titre du livre et centre même du récit. Avec quel charme discret, Gabrielle Roy décrit tout cela, en faisant revivre ce qu'elle a connu dans cet ouest lointain, qui réunissait Polonais, Finlandais, Allemands, Hongrois et Canadiens français ou anglais, à une époque héroïque qui n'est pas encore bien loin. À travers les personnages, on constate la mélancolie de l'auteur, qui les aime et les fait aimer dans la simplicité et la rusticité de leur vie.

L'éditeur me disait que le livre avait battu tous les records de l'édition au Canada. Vendu au départ un peu moins de \$500, le prix atteint \$1,500, quelques mois plus tard. C'est une très grande réussite de librairie, aussi bien au point de vue de la qualité de l'édition que de son succès matériel.

Le livre canadien a en ce moment une vogue étonnante : les faibles tirages du début ont eu le résultat d'augmenter la valeur de presque toutes les éditions dix ans ou quinze ans après.



24 août

258

Je viens de faire une visite de condoléances chez notre amie C.B. qui est morte hier. Elle était de ma génération. Avec elle disparaît un peu de ma jeunesse, avec à l'arrière plan Paris et la rive gauche. J'avais vingt-deux ans à ce moment-là. Je rentrais d'Italie où j'avais assisté à la conférence de Gênes avec Monsieur Édouard Montpetit et sir Charles Gordon. Je servais de secrétaire à la délégation canadienne, comme je l'ai raconté déjà. Mon rôle était mince; j'étais chargé d'écrire quelques lettres. Je le faisais au milieu d'un concert d'imprécations, car si j'avais appris la sténo-dactylo à l'école Saint-Léon de Westmount et, plus tard, aux H.E. C., j'avais les doigts gourds et, comme pour beaucoup d'autres choses, je n'étais pas très doué.

Céline était à Paris avec ses cousines, dont Hélène G., et son amie Annette D., avec qui à Montréal j'étais très lié. Nous formions un groupe qui se réunissait souvent chez le charmant et accueillant Victor Doré. Annette touchait le piano avec une grande délicatesse, et Hélène chantait avec un goût très sûr.

Et moi j'écoutais, sous le charme des deux. Quelles soirées agréables nous avons passées ainsi !

Un jour, je demandai à Annette de jouer quelques pièces de piano pour faire passer une conférence, fortement inspirée de Thomas Chappais, que je faisais sur Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France. Avec quelque indulgence, Monsieur Montpetit l'a fait paraître plus tard dans la *Revue Trimestrielle*, après avoir donné l'hospitalité à cette étude du Juge P. B. Mignault, dont j'avais fait la traduction, ou plutôt l'adaptation, en collaboration avec Léon-Mercier Gouin. Je n'ai jamais osé relire ni l'une ni l'autre de ces œuvres de jeunesse, livrées à la revue avec cette confiance en soi que l'on a à 25 ans.

La conférence passa la rampe, grâce au jeu délicat d'Annette D., qui sortit le public de sa somnolence au bon moment, et me permit de terminer mon texte sans encombre. Pour le faire mieux accepter, j'avais imaginé de le sectionner en deux périodes, coupées de musique; indice de prudence chez un conférencier à ses débuts.

À Paris, le sénateur Raoul Dandurand avait confié ses nièces à une vieille demoiselle un peu toquée qui habitait du côté de la rue Jacob ou de la rue des Saints-Pères. Elle croyait à la métempsycose.

Comme elle était gentille, nous l'acceptons sans même songer à nous moquer ou à la critiquer, tant elle créait autour d'elle une atmosphère à la fois farfelue et agréable, dans un cadre poussiéreux.

C'est mon ami Édouard Desjardins qui m'avait amené chez elle, un soir. J'y suis retourné, attiré par la gentillesse de mes amies et de leur hôtesse. Comment s'appelait-elle ? Grand Dieu, j'ai oublié son nom ! Ingratitude ? Non, je pense que j'ai gardé d'elle plus un souvenir agréable qu'un nom. C'est cela qui compte davantage dans la vie. Mais n'était-ce pas Mademoiselle Durieux ? Ma foi, je crois bien que si.

259



Alice au pays des merveilles ! Qu'on ne cherche pas, c'est la nôtre. Elle a été invitée par son pays natal, la Pologne, à faire des conférences sur la criminologie et sa conception nouvelle dans cet Institut dont, à son retour, elle devait devenir Madame le secrétaire général.

Quelle joie pour elle de retourner en Pologne qu'elle avait dû quitter il y a bien des années, après avoir été prisonnière des Allemands ! À l'arrivée, elle fut reçue officiellement, puis commença sa tournée qui la fit passer par plusieurs des villes qu'elle avait connues dans son enfance et revues plus tard quand il lui fut possible de retourner sans risques. Comme a été terrible et mouvementée la vie de ces exilés, qui sont allés se faire une place au soleil ailleurs, là où la liberté était à peu près absolue, et où déplaire au parti ne voulait pas dire le cachot à brève échéance, l'exil, la disparition pure et simple, sans traces ou la brutale privation du droit de vivre.

J'écris cela à Paris à la devanture d'un café en attendant que la pluie cesse. Comme la ville est belle à la fin de l'été !



11 septembre

Nous sommes arrivés tout à l'heure à Saint-Paul-de-Vence, après une réunion à Monte-Carlo qui aurait été moins fatigante que les autres s'il n'avait pas fait aussi chaud et humide. Germaine et moi avons pu nous échapper un moment pour manger seuls et aller au cinéma d'été, un soir. Nous avons vu d'abord Ingrid Bergman dans *Fleur de Cactus*, film transposé avec assez d'esprit à Hollywood et admirablement joué par cette grande actrice qui ne vieillit guère. Comme on le donnait sur

la terrasse, j'ai eu quelques distractions pendant la représentation, tant le clair de lune était beau avec son éclat sur les flots à peine ridés. Nous avons aussi vu *Trafic*, le dernier film de Tati. Que de trouvailles, mais aussi que de longueurs dans cette nouvelle œuvre du grand cinéaste ! Et pourquoi ce titre, qui est un autre anglicisme ? Ce soir-là, nous avons demandé à nos amis de ne pas aller dîner avec eux dans un restaurant assez extraordinaire qui se trouve tout en haut, à la Corniche supérieure. Tout y est très bon, mais en une telle abondance que nous avons prié qu'on nous fasse grâce pour un soir. Pendant cette semaine du Rendez-vous, à une ou deux reprises nous faisons bande à part Germaine et moi. Nous appelons cela une moyenne gastronomique : œufs sur le plat et fruits, ce qui nous permet de rentrer tôt.



Tout à l'heure, je suis allé marcher dans les rues du Bourg. Je me suis arrêté au musée municipal où se tient une exposition des œuvres de Dequel, sculpteur italien, né à Trieste et qui habite Rome. Ses œuvres sont informes, lourdes, assez déplaisantes, me semble-t-il, malgré les éloges qu'on en fait dans un catalogue imprimé en Italie, sans doute, et qui est parsemé de fautes d'orthographe. Comment se fait-il qu'on laisse passer tant de coquilles dans un texte destiné à des gens instruits et que les fautes blessent comme leur déplaît une tache de boue sur le bas d'une jolie femme ?

Pourquoi Dequel me fait-il penser à Jean Daire, ce bourgeois de Calais que la Galerie Dominion expose à Montréal en ce moment, entre façade et trottoir. La mémoire est une chose bien étonnante, qui fournit certains souvenirs dans un enchaînement assez peu logique, comme en cascade. Avec ses Bourgeois de Calais, Rodin a dû soulever bien des protestations à l'époque, tant ses formes étaient lourdes, même si elles étaient admirablement traitées. J'imagine que, d'une autre école à la fin du siècle dernier, Philippe Hébert en était horrifié, lui qui fignolait encore, même si ses œuvres avaient un mérite réel. Mon père, qui le connaissait bien, a rapporté de Paris à la fin du siècle dernier une terre cuite qu'Hébert n'aimait pas parce qu'elle n'était pas dans sa manière habituelle. Il l'avait faite à coups de spatule, rapidement, sous l'inspiration du moment. Elle lui paraissait sans grâce, trop dépouillée. Alors qu'à nous, gens du vingtième siècle, elle plaît beaucoup plus que ses autres œuvres. Il voulait la détruire, mais heureusement mon père l'emporta, la fit cuire et la rapporta dans ses bagages quand

il revint au Canada après ses études de médecine faites à Paris à la fin du siècle dernier. Elle représente Cadieux mourant dans le nord de l'Outaouais, après sa fuite devant les Iroquois qui le poursuivaient. Le mouvement du corps est admirable; il évoque l'épuisement de celui qui trouve tout juste assez de force pour décrire son aventure, sur des feuilles de bouleau. Légende, sans doute ! Mais comme Hébert a admirablement rendu l'être épuisé qui s'abandonne.



Tout à l'heure, en nageant dans la piscine, je songeais à mon ami J.B. dont c'est le sport favori. Dans la maison de rapport où il habite à Westmount, il nage matin et soir, ce qui le tient dans une forme magnifique. Il me confirmait, avant mon départ, que je m'étais trompé en affirmant que l'Université de Montréal avait obtenu sa charte par l'entremise de Monseigneur Georges Gauthier en 1920. C'est son oncle Mgr Bruchési qui, accompagné de l'abbé Émile Chartier, s'est rendu à Rome en 1919. Il a trouvé auprès du Pape l'appui qu'il lui fallait pour rompre le cordon ombilical qui rattachait la maison de Montréal à l'Université Laval. Léon Lortie m'avait déjà signalé la chose. Je corrigerai lorsque je rééditerai mon étude sur Monseigneur Ignace Bourget.

261

J'ai reçu une bien curieuse lettre à ce propos. Un abbé m'avait procuré quelques documents sur le prélat. Une fois mon travail terminé, je lui adressai mes remerciements. Des mois passèrent. Il m'écrivit enfin pour s'excuser et me dire: « Bien des événements se sont passés depuis que vous m'avez écrit; j'ai quitté la prêtrise. Je suis maintenant marié et archiviste dans une autre ville. » Comme doit être difficile une décision comme celle-là ! Et comme elle doit exposer celui qui la prend à un échec dans la famille qu'il fonde bien tard. L'Église a-t-elle tort de s'obstiner à empêcher les prêtres de se marier ? L'avenir le dira. Mais, à ce propos, le dernier Concile a eu des conséquences que n'avait sûrement pas prévues Jean XXIII. Il avait des idées précises sur l'évolution de l'Église, mais a-t-il aperçu à l'avance ces terribles coups qui ébranlèrent l'Institution, une fois qu'un vent de liberté commença de souffler sur le monde de ses prêtres ?



J'ai parmi mes amis des ambassadeurs à la retraite. Comme il doit être dur pour eux de sortir de la carrière. Adulés, reçus partout, ils bénéficient d'un prestige et d'avantages matériels tant qu'ils sont en

poste. Et tout à coup, dans notre société encore inhabituée au respect du diplomate, ils ne sont plus que des individus parmi les autres, auxquels on ne songe même pas à offrir un poste de prestige.

262

Ils sont un peu comme ces hommes politiques qui, de ministres, deviennent tout à coup simples députés ou sont battus à l'élection suivante, comme s'ils n'avaient rien été ou rien fait. Il est vrai que la politique porte souvent au pinacle des gens qui n'ont pas réussi jusque-là, simplement parce qu'ils ont plu à l'électeur ou parce qu'ils ont été amenés au pouvoir par une vague de fond irrésistible. Il leur reste le parti qui, généralement, n'oublie pas. S'il est encore au pouvoir, il trouve la place qui accueille le candidat battu. Mais comme doit être dur ce passage du pouvoir et de l'adulation au poste où le candidat défait doit se faire valoir lui-même s'il ne veut pas être un simple prébendier. C'est à la fois un des jeux de la démocratie et une des cruautés de la politique.



Nous sommes passés tout à l'heure à travers Roquebrune, qui est à peu de distance de Monte-Carlo. C'est là qu'habita longtemps ce très grand architecte qu'était Le Corbusier. Suisse devenu Français, il s'était intégré à son pays d'adoption au point d'être considéré comme l'architecte français le plus évolué et le plus en vue. Que d'autres se sont inspirés de lui en l'admettant plutôt moins que plus. Une de nos amies a été sa secrétaire, au moment où il collaborait avec le groupe chargé des plans du grand immeuble des Nations-Unies à New-York. On pillait ses idées constamment, nous disait-elle un jour que nous causions de lui. Nous lui avons dit Germaine et moi que, plusieurs années auparavant, nous avons visité le grand immeuble qu'à Marseille on appelait la *maison du fada*. Pendant un an ou deux, je crois, on a eu quelque difficulté à le remplir tant la formule était nouvelle et pas toujours bien adaptée aux besoins des familles auxquelles il était destiné. Germaine me signalait deux ou trois choses qui la frappaient dans la disposition des lieux: une douche dans la salle de bain pour laver les enfants, par exemple. On voit bien que Le Corbusier n'a jamais eu à le faire. Sans baignoire, la mère de famille devra se mettre en maillot de bain, disait ma raisonneuse de femme qui, comme toutes celles qui ont élevé des enfants, sait ce qu'il faut.

Mais, dans l'ensemble, quelle conception nouvelle et audacieuse, et quelles idées neuves pour la construction des grands ensembles il y

avait dans cette maison du fada ! Dire que pour réaliser ses projets pleinement, il a fallu que Le Corbusier aille à l'étranger: aux Indes et au Pakistan. En France, on les bloquait en invoquant qu'ils ne convenaient guère au climat, au pays, au milieu.

Nous étions venus à Marseille expressément pour voir la maison de Le Corbusier cette année-là, parce que, faisant partie d'un comité de la Chambre de Commerce de Montréal pour l'étude des habitations à bon marché, je voulais savoir ce que l'on avait fait ailleurs. J'étais également allé à Toronto voir les initiatives municipales et puis les grands immeubles d'habitation construits par la Metropolitan Life, à New-York. Avant d'accepter le projet de Paul Dozois (devenu par la suite les *Habitations Jeanne-Mance*), je voulais me convaincre. Quelle bataille nous avons dû mener pour apporter l'aide de la Chambre de Commerce au Conseil de la Ville de Montréal pour la réalisation de son premier groupe. On nous disait: « ce n'est pas l'endroit où l'on doit réaliser un H.L.M., le terrain est trop cher; vous allez empêcher qu'on transforme le quartier en en faisant uniquement un lieu de commerce, etc. ».

263

Illogiquement, mais superbement, je répondais: « Depuis un quart de siècle, on nous répète que l'initiative privée est incapable de construire des logements à bon marché et rentables. Nous avons l'occasion d'en bâtir avec l'aide du gouvernement fédéral, comme il l'a fait à Toronto ou ailleurs. Nous serions bien bêtes de ne pas en profiter. ».

Me voilà bien loin de Le Corbusier. Il est mort un jour, en nageant en face de Roquebrune. L'effort a été trop grand; il a coulé à pic et s'est noyé. À la même époque, la chose a failli m'arriver à quelques kilomètres plus loin au *Beach* de Monte-Carlo. J'avais bien vu le pavillon orange qui indique du ressac et un certain danger, m'a-t-on dit plus tard. Vers la fin de l'après-midi, après avoir relu le texte que je devais donner le lendemain au Rendez-vous de septembre, j'étais venu me baigner à la plage, sans comprendre le risque que je prenais. C'est seulement quand je sentis la difficulté de revenir au bord que, bêtement, je m'affolai. J'y arrivai un peu épuisé, au point qu'un monsieur vêtu d'un caleçon de bain vint m'offrir ses services en toute hâte. « Je suis médecin, me dit-il, même si cela n'y paraît pas. Puis-je vous être utile ? » Non lui répondis-je, je crois qu'il suffira de me laisser souffler et d'avaler un verre de cognac. Mais comme me parut mauvais celui

que je bus assis sur un bloc de ciment; cognac et eau de mer n'allant guère ensemble.



264

Pourquoi en attendant Robert, qui vient de Londres, ai-je pensé à Hugh McLennan et à son traducteur, mon collègue de La Société Royale du Canada, Jean Simard? Il y a quelques mois, j'ai lu leur livre, « *Le Matin d'une Longue Nuit* ». Je l'ai aimé. À nouveau McLennan permet de comprendre (cette fois involontairement) cette solitude des groupes francophone et anglophone à Montréal. Il l'avait indiqué déjà dans son premier livre « *The Two Solitudes* », mais dans *Le Matin d'une Longue Nuit* l'impression d'isolement est encore plus forte. En effet, dans tout ce livre dont un intellectuel est le personnage principal, pas une fois on ne se douterait qu'il y a de l'autre côté ou, même de son côté, des gens parlant français à Montréal. Et cependant, dans le passé, il y a eu des amitiés restées célèbres à l'Université McGill, celle de Stephen Leacock et de René du Roure, par exemple. Un même goût pour le whisky les réunissait souvent, paraît-il, mais il y avait aussi une compréhension du milieu chez l'un et un sens de l'humour chez l'autre que le second appréciait dans sa finesse de latin. Comme sont rares ces amitiés entre hommes d'une même ville qui les fait s'entendre au-delà des intérêts du groupe qui les sépare ou les heurte constamment. Si l'un doit céder sur ce qu'il considère primordial, il le fait parfois, mais avec un certain déchirement qui nuit à l'amitié.

Plus récemment, un grand bonhomme des sciences sociales, Guy Rocher, a souligné lui-même cet isolement quand il a dit à une journaliste venue l'interviewer: « Je vois mes collègues à l'étranger, je m'entends très bien avec eux, mais à Montréal, nous ne nous fréquentons pas ». Et cependant les sciences sociales devraient être un prétexte à rapprochements entre gens de même discipline et de goûts communs. Il existe une barrière qui s'ouvre bien peu souvent, même entre intellectuels. Cela, il faut l'admettre comme un fait social dans un milieu qui se surveille pour ne pas se heurter trop violemment. Souvent, l'opposition est sous-jacente et se manifeste ouvertement dans certaines occasions. Dans l'intervalle, les deux sociétés mènent une vie à part, sans guère d'autres contacts que d'affaires ou par le truchement des corps intermédiaires.



Certains écrivains font parfois des choses difficilement explicables, sauf par un parti-pris bien déplaisant. Ainsi, un jour, Stephen Leacock

a écrit une *Histoire du Canada* pour le groupe Bronfman. Dans ses pages, on ne trouve à peu près aucune allusion aux francophones. Qu'on en pense ce qu'on voudra, il faut admettre qu'ils ont joué un rôle dans l'évolution politique du pays. *Nuisance value*, penseront certains. Je ne le crois pas, mais quelle que soit la fonction du groupe, il faudrait reconnaître son existence. Pour un grand bonhomme comme Leacock, c'était un aveuglement bien difficilement explicable que de ne pas le faire au cours de ces pages consacrées à l'évolution du pays.



Depuis qu'on l'a répandue au Canada, la télévision a rendu de précieux services. Elle a contribué à épurer la langue parlée et à la rendre vivante, correcte, sous l'influence de linguistes comme Jean-Marie Laurence, Fernand Guérard, Dubuc, Dagenais et d'autres. Leur influence a été à la fois souple, renseignée et ferme quand il le fallait; chose qui n'est pas facile, car beaucoup de gens ne comprennent pas la fonction de celui qui dit: « Cela est bien pour telle raison et cela ne l'est pas ».

Ce à quoi on ne pense pas, c'est ce que représente la télévision pour le vieillard. Elle lui permet de vivre pendant des années en contact avec la vie réelle. Et cela, c'est merveilleux.

Je me rappelle que mon père était triste à la fin de sa vie tant il se sentait seul, isolé. Quand nous allions le voir, il nous disait: « Évidemment, vous avez vos occupations. Je ne peux vous demander d'être avec moi constamment. » La télévision a changé tout cela; du jour au lendemain, il reprit goût à la vie en s'intéressant à tout ce qui passait devant ses yeux. Quand nous venions le voir, nous avions même l'impression de le déranger.

12 septembre

Ce matin la cathédrale de Vence était remplie et presque tout le monde a communiqué sous les nefs de pierre qui ont vu se succéder bien des générations. Après le déjeuner, pris sous un platane aux branches largement déployées, j'irai rendre visite à l'évêque Godeau qui, d'abbé de ruelle, est devenu un prélat dévoué, luttant contre la dissolution des mœurs, lui qui l'avait pratiquée dans ses jeunes années. C'est un des évêques dont Vence a voulu garder le souvenir, avec un des bustes d'argent posés de chaque côté du maître-autel de la cathédrale.

Autant j'aime cette fidélité du souvenir exprimée aussi simplement, autant me déplaisent les marbres rutilants dont on a entouré Ignace Bourget dans sa Basilique du square Dominion, à Montréal.

Au début, l'Évêque Godeau a été reçu par ses paroissiens à coups d'arquebuse, note le guide Michelin.

266

Jacques Lartigue, de son côté, avait eu aussi un accueil assez frais, sinon mouvementé à Ville-Marie, quand Monseigneur Plessis le nomma évêque en 1824. Londres commençait à lui reconnaître ce droit, même si Rome le lui avait accordé bien longtemps auparavant. Si les Messieurs (seigneurs de l'île depuis Louis XIV) ne le reçurent pas à coups d'arquebuse, ils lui retirèrent bientôt son trône épiscopal installé dans l'Église Notre-Dame. Pour avoir la paix, il se retira chez les bonnes sœurs de l'Hôtel-Dieu, qui lui offrirent leur très jolie chapelle comme cathédrale, en attendant que les marguilliers et leur curé reviennent à d'autres sentiments envers l'évêque: homme intelligent et de bonne volonté, mais qui, Sulpicien lui-même, avait le défaut grave de leur être imposé.

Ce fut le début d'une longue querelle que trancha brutalement Ignace Bourget plus tard. Sans plus de façon, il renvoya le supérieur, Monsieur Quiblier, quand celui-ci s'opposa au sectionnement de la Paroisse que voulait l'Évêque; paysan qui savait que rien ne résiste à la charrue tirée par des bœufs, cailloux, roches ou rochers n'étant que des accidents de terrains qu'on écarte ou par-dessus lesquels le socle passe, même s'il se détériore ainsi.



Un mot d'enfant: D. vient d'apprendre que sa chienne s'est accouplée à un affreux bâtard. Alors, elle lui dit: « Mais Kadouchka, à quoi penses-tu de prendre comme mari un chien aussi laid? De quoi tes enfants vont-ils avoir l'air? » On sursaute et, puis, on rit.



Visite cet après-midi au Musée Maeght, où l'on donnait deux films d'art, dont l'un sur un musicien qui s'est suicidé récemment dans East River, à New-York, après une nuit de jazz effréné, joué avec un rythme qui transporte les jeunes et leur fait faire les choses les plus folles qui soient. La photographie était belle et les couleurs riches, les sons stridents, irritants. Comment peut-on écouter cela longtemps

avec plaisir ? Et cependant, je me rappelle qu'avant de venir à la musique classique, Michel aimait la musique nègre. Il se détendait souvent au son de « E Barberiba » ou autres mélopées exaspérantes. Quand nous lui disions: « Mais enfin comment peux-tu passer de la littérature ou des sciences à ces chants stridents », il nous assurait pouvoir le faire sans effort. Plus tard, il se plut aussi, par moments, dans ces discothèques qui lui permettaient de chasser certaines pensées ou les inquiétudes que déjà son état de santé lui causait.



Je me croyais plus fort. Il y a quelques jours, à Monte-Carlo, une de nos amies nous parlait de Michel. J'ai dû la quitter en hâte parce que je me sentais au bord des larmes. La mort de notre fils nous a laissés assez faibles devant le chagrin, ma femme et moi. Nous en ressentons encore les traces, malgré les semaines qui passent et les jours qui cicatrisent la plaie petit à petit, mais bien lentement. Encore une fois, comme nous tenons à nos enfants quel que soit leur âge !

267



J'ai été un peu peiné avant mon départ de Montréal que mon ami *** n'ait pas même accusé réception de ma lettre et de l'étude que j'ai consacrée à Joseph Masson. Je crains de lui avoir déplu par quelques précisions sur le caractère du personnage. Et, cependant, je lui ai dit que, pour le tiré à part, je corrigerais ce qui lui semblait inexact ou injuste. Que faut-il faire quand on écrit sur l'histoire et les gens qui l'ont faite ? Éviter de parler de certaines faiblesses pour ne pas déplaire aux descendants ? Mais agir ainsi, n'est-ce pas fausser la trame, n'est-ce pas empêcher de voir l'homme qu'on présente avec ses bons et ses mauvais côtés ? Je ne crois pas que la biographie doive se faire aimable, simplement parce qu'autrement elle peut déplaire. Il y a des choses sur lesquelles il ne faut pas s'étendre mais, à mon avis, elles ont leur place dans une étude sincère. Si je me suis trompé, je suis prêt à apporter à mon texte les corrections nécessaires. Léon Lortie a dit à mon fils Jacques: « Avec ses biographies, Gérard est en train de reconstituer une époque. » C'est bien ce que je souhaite faire, car chacun de mes personnages est placé dans le milieu où il a vécu.



Que penseront les descendants de Louis-Adélarde Senécal de mon étude sur ce personnage coloré ? Si je reconnais à celui-ci d'extra-

ordinaires qualités, une imagination étonnante, un remarquable sens de l'intrigue et une non moins remarquable aptitude à lancer des entreprises, je suis forcé de signaler que presque toutes celles-ci ont fini en queue de poisson. Je ne peux passer sous silence non plus que Wilfrid Laurier l'appelait le chef des quarante voleurs, que *sénécaliser* était pour lui l'équivalent de voler les entreprises de l'État. Tout cela était exagéré comme la plupart des attaques en politique. Mais je le répète, si l'on veut brosser un tableau véridique de l'homme et de l'époque, il ne faut pas passer sous silence les faits les plus caractéristiques. Autrement, on manque à sa fonction d'historien (même du dimanche) et l'on fait de l'histoire engagée ou à l'eau de rose.

Senécal est bien vengé. L'autre jour, je parlais de lui devant la Société historique de Montréal. Je terminais après trente-cinq minutes quand un de mes auditeurs se leva comme poussé par un ressort et dit: M. le président, je vous rappelle le règlement qui impose vingt minutes au conférencier. J'ai ri et j'ai suggéré qu'on achète un réveil-matin en donnant au bavard cinq minutes de grâce.



Nous sommes retournés à Antibes cet après-midi, après vingt ans. Que de changements, partout dans la ville!

Nous avons fait le voyage avec Jacques vers 1952, je crois. Il était inscrit à l'Institut des études démocratiques où il travaillait sous la direction d'Alfred Sauvy, qui en était l'âme dirigeante. Un jour qu'il avait buté sur un problème sans pouvoir le résoudre, nous l'avions décidé à nous accompagner dans le Midi. Nous étions venus de Paris à Marseille. puis, de là, en auto jusqu'au Cap d'Antibes. Au retour, Jacques nous téléphona pour nous dire qu'il avait trouvé la solution. Il est curieux de voir comme le cerveau laissé au repos pendant quelque temps fonctionne beaucoup mieux quand on ne cherche plus à le brusquer.

Cette fois, nous allions à Antibes pour revoir le très beau musée qu'est le Château Grimaldi. S'il s'y trouve quelques toiles de Picasso et plusieurs de ses céramiques, j'ai surtout aimé, cette fois, de fort belles tapisseries faites d'après des cartons de Rouault, de Picasso et de Fernand Léger et, aussi, la mer que l'on aperçoit du haut du Château, avec ses verts émeraude, ses paquets d'eau qui se brisent sur les

rochers, les voiles blanches dans le lointain et ce pêcheur à la ligne qui jette son appât sans arrêt et sans grand succès.

Je tourne le dos à Picasso et à ce que son œuvre a souvent de factice et de facétieux, pour admirer ces jeux éternels, si simples et toujours nouveaux pour moi.

Un jour que nous étions venus au Musée, nous étions tombés sur Picasso lui-même, vêtu d'une longue blouse bleue, un peu délavée. Gentiment, il nous avait fait visiter la partie du Musée qui contenait ses œuvres. Puis, il nous avait amenés vers une salle de l'étage supérieur en disant: « Celui-là cherche à imiter Picasso, mais, vous verrez, il n'y réussit pas ». Quelques jours plus tard, nous le reconnaissons dans un numéro de *Match*, photographié devant son château qu'il faisait voir à des amis communistes et disant (d'après les gens de *Match*): « Voyez ce n'est qu'un pigeonnier ». Mot de journaliste sans doute, mais assez amusant.

269

Nous n'avons pu retrouver au Musée Grimaldi les statues de bois de Roussil. Après nous être informés, nous avons appris qu'il les avait reprises quelque temps auparavant. Il habite encore Tourette, petit bourg situé dans la montagne, à peu de distance de Vence. Il faudra y retourner un jour pour refaire connaissance avec Roussil. Peut-être l'amusera-t-il de se rappeler le Centre d'Art de Sainte-Adèle. J'essaierai de le faire parler de ces habitations nouvelles qu'il a imaginées. Elles me paraissent plus aptes à faire l'objet d'une discussion vive qu'à habiter agréablement. Roussil, comme d'autres, cherche le bizarre, la nouveauté, l'extraordinaire avant tout.

C'est une tournure d'esprit valable pourvu qu'on puisse parfois l'empêcher de « cherrer dans les bégonias ».



14 septembre

On donnera ce soir à la télévision *Silberman* de Jacques de Lacretelle, filmé dans l'appartement de l'auteur. Quels souvenirs le livre évoque en moi. J'aimais le style, la pensée, l'élégance racée de l'auteur. Je me rappelle qu'à certains moments, dans notre appartement de la rue Brodeur, ravi je me promenais de long en large en me frottant les mains de joie, après avoir mis un de ses livres de côté. Et Germaine disait: « Ça y est, il va nous parler de Lacretelle ».

Notre amie Margot Germain, railleuse et impitoyable comme elle l'était, m'appelait Coco de la Cretelle, en se moquant de mon admiration pour l'écrivain. J'étais jeune alors et capable de ces enthousiasmes qu'on exprime sans retenue.

Un autre jour, Germaine et moi étions allés entendre André Malraux au *People's Forum*, dans une église protestante de la rue Dorchester. L'église a depuis été démolie, mais les Pères de Sainte-Croix l'ont reconstituée pierre par pierre au Collège Saint-Laurent.

270

A cette époque, Malraux était très à gauche. Il venait à Montréal parler de la guerre d'Espagne, à laquelle il avait pris part, du côté de l'armée républicaine. Il nous a dit les horreurs commises par les seuls franquistes en glissant rapidement sur les autres. Je me rappelle comme Germaine et moi avons eu l'impression d'un homme très fort qu'il faisait bon d'avoir avec soi, tant il était subtil, adroit à présenter son point de vue. Il avait aussi un aspect un peu satanique que lui donnaient ses tics, sa minceur, sa voix et ses longues mains qu'il maniait un peu comme un enchanteur. Il ne manquait que le nuage de soufre dont on entoure Méphistophélès à son arrivée en scène ou à son départ, à l'opéra.

Je me rappelle aussi les conseils de prudence donnés par mon beau-père, qui savait bien ce qu'était la société de Montréal à cette époque. Nous n'étions pas en réaction contre elle, ma femme et moi, mais nous voulions entendre un autre son de cloche. Nous désirions aussi voir en chair et en os l'auteur de la *Voix Royale* et surtout, de la *Condition Humaine*. Qu'on était loin de celui qui, revenu à l'ordre bourgeois, fut un des plus sûrs appuis du général de Gaulle. Il l'aimait d'ailleurs, et il en était respecté comme on s'en rendit compte quand le Général permit qu'il fût un de ses ministres non élus. Plus tard, après une entrevue avec le Général, à la Béchellerie, Malraux écrivit *Les Chênes que l'on Abat* pour rappeler l'atmosphère qui régnait à Colombey-les-deux-Églises après la retraite de l'homme politique. Il empruntait son titre à deux vers de Victor Hugo :

« O! Quel farouche bruit dans le crépuscule

« Font les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule! »

Edmond Turcotte était un des membres du comité du *People's Forum* où le Malraux de 1935 était reçu. En nous apercevant, il nous

fit signe d'avancer dans la foule. *A professor of the University of Montreal*, disait-il à ses amis du comité. Pour lui, c'était l'être rarissime qu'il fallait bien placer. C'est ainsi que nous pûmes voir Malraux de près. Quel orateur il était ! Et quelle extraordinaire conférence il nous donna !



Plus tard, vers 1941, celle qu'on appelait Cassandre dans la presse française vint à Montréal. Geneviève Tabouis, puisque c'était elle, prenait part à une réunion destinée à convaincre le Canada et les alliés de demander l'ouverture d'un deuxième front, à une époque où les Russes étaient « *our glorious allies* ». La réunion avait lieu au Marché Saint-Jacques, rue Amherst. Elle était bien noyauté. Tout tendait à la résolution que le président présenta à un moment donné, en l'accompagnant du commentaire suivant : « Y a-t-il dans cette salle une âme assez basse pour voter contre cette *motion* ? ».

271

Certains essayèrent bien de parler mais comme on les croyait peu favorables, on les reconduisit rapidement et avec beaucoup d'efficacité, sinon d'égards, jusqu'à la rue.

Et c'est ainsi que Germaine et moi votèrent à main levée pour demander à Roosevelt et à Churchill d'ouvrir le deuxième front, qui devait se réaliser un peu plus tard en Afrique, puis en Italie et en France. Pour l'instant, les milieux officiels faisaient la sourde oreille, tout en fournissant à leurs « *glorious Allies* » le matériel qui devait les aider à faire pencher les armes de leur côté; ce dont les Russes parlèrent peu, une fois les hostilités reprises entre alliés, après qu'on eût réduit les Allemands à demander grâce. Quand on retourne dans leur pays, on voit tout ce que ceux-ci ont fait depuis avec l'argent des Américains et par leur extraordinaire effort personnel. Une fois de plus, on peut constater que ceux qui gagnent la guerre ne sont pas nécessairement ceux qui profitent davantage de l'après-guerre.



C'est aussi vers la même époque que Saint-Exupéry vint à Montréal. Victor Barbeau le faisait inviter chez les Paul Ostiguy, très bien logés dans une grande maison de la rue McGregor. A l'époque, Saint-Exupéry était assez triste ou préoccupé. Comme on n'avait pas encore voulu de lui dans l'aviation, à cause de son âge, il était en disponibilité à New-York.

Il était aussi très ami avec F. Eugène Therrien qui en parle avec plaisir quand on le met sur le sujet.

Avec nous, il était peu loquace, plongé dans une rêverie dont il ne sortait pas, surtout quand sa femme était là. À l'époque, elle nous paraissait l'agacer beaucoup. C'est un souvenir fugace; pour en savoir davantage sur son séjour en Amérique, il faudrait s'adresser à Victor Barbeau qui connaît bien des choses sur lui. Esprit critique, parfois insupportable, celui-ci a su reconnaître la valeur de bien des auteurs. Car à l'époque, si Saint-Exupéry était déjà un écrivain en vue, il n'était pas encore le très grand bonhomme qu'on a reconnu après sa mort dans l'avion qu'il avait enfin obtenu de conduire.

272



À l'époque également, j'achetais les livres de Mauriac. Mais je ne les lisais guère, car ils me déprimaient même si j'admirais la qualité de sa langue. Je lui préférais André Maurois, qui, à ce moment-là, s'était carrément orienté vers la biographie avec *Disraeli*, je crois. Pour moi *Les Silences du Colonel Bramble* avait été une révélation par sa psychologie de l'Anglais.

J'aimais aussi les *Discours du Docteur O'Brady*, mais moins ses autres romans, même si *Bernard Quesnay* m'avait plu par l'évolution du technicien vers la vie littéraire. Son meilleur roman me semble être ses *Mémoires*, cependant. Chose curieuse, son maître Alain préférait ses romans à ses biographies. Mais comme tout cela est loin !

15 septembre

Avant de partir de Montréal, j'ai reçu deux lettres. Les deux me signalaient que le mot *chefferie*, auquel je m'objectais avec une certaine fougue, était français. *Robert*, me disait-on, en donne la définition. C'est exact, mais *chefferie* indique un lieu, un centre administratif. Ainsi l'on peut dire: je me suis présenté au bureau de la chefferie du département. Le mot, cependant, ne doit pas être employé pour qualifier une fonction, un poste, celui de chef de parti, par exemple. Si je protestais contre l'emploi d'un terme auquel on donne un sens qu'il n'a pas, c'était pour signaler une faute, un contresens, puisque se présenter à la *chefferie* c'est tout simplement poser sa candidature à la direction du parti dont on devient le chef, quand on a été élu.

Il y a quelques années, j'avais protesté contre l'emploi de *casualité* comme équivalent de *casualty*. Heureusement, j'ai pu empêcher qu'il se répande en assurance-accidents. À ce moment-là, on me dit également: « Le mot est français. Il est dans le dictionnaire ».

C'est vrai, mais là également le sens n'est pas le même. *Casualité* est un terme de philosophie qui qualifie la recherche de la cause, tandis que *casualty* est le fait lui-même, l'accident.

Je crains fort qu'il soit trop tard pour *chefferie*. Le mot est devenu un autre canadianisme que trop de gens ont employé, au cours des campagnes électorales récentes pour qu'il disparaisse soudainement comme il est venu.

273

Et c'est pourquoi, dès le début j'aurais dû parler de ma candeur.

Un de mes amis m'a expliqué pourquoi il a réagi en voyant ma protestation véhémement contre l'emploi du mot. Il lui a rappelé une mésaventure remontant à ses débuts dans la carrière d'assureur. Il avait vingt-deux ans. Un jour qu'il faisait le calcul d'une prime d'assurance automobile pour un officier, celui-ci lui dit sans doute pour faire une grosse plaisanterie: « vous faites vos calculs, comme tous les assureurs, ces voleurs ». L'agent prit très mal la chose, bondit à la *chefferie* du département, où le commandant avait son bureau et, devant le colonel de celui-ci, demanda des excuses, les obtint, fit remplir la proposition et reçut la prime. Le lendemain, en ouvrant le journal, il constata que le commandant s'était tué au volant de sa voiture. Et c'est ainsi que le mot *chefferie*, auquel je m'objectais, lui rappela tout à coup ce souvenir de jeunesse resté gravé dans sa mémoire, à cause des circonstances tragiques qui avaient suivi la souscription de l'assurance.



Un mot de ma voisine: « Dans une même famille, il y a un prélat, un écrivain distingué et un crétin. Ce n'est tout de même pas mal, comme éventail. » Est-ce l'effet d'un gin bien tassé pris dans l'avion, une aptitude à juger les gens avec une langue assez bien pendue ou l'effet d'un grand sens commun ? Je pencherais plutôt pour la dernière explication.

Observation de mère Maria Bossina. Dans l'Église de Vence, les gens s'alignent pour la communion. Presque tous les fidèles sont là, attendant leur tour en une triple file. Regarde, dit-elle: « C'est comme

chez nous, les trente à quarante ans sont bien peu nombreux, car c'est surtout à ce moment-là que le problème de la procréation se pose. La plupart ne veulent pas se plier aux exigences de l'Église... ».



Comme était charmante à voir cette jeune femme, toutes voiles dehors, c'est-à-dire vêtue d'un pantalon collant et d'un soutien-gorge étroit, mais faisant bien son devoir contraignant ! Je l'ai suivie des yeux pendant qu'elle escaladait la pente raide qui conduit à l'Église de Saint-Paul de Vence, logée sur le point le plus élevé du bourg fortifié. Elle était accompagnée d'une vieille dame, duègne ou parente qui lui servait d'escorte, de prétexte ou de repoussoir. J'erre sûrement, mais comme il est agréable de le faire dans ce décor d'autrefois, réaliste, mais si irréal dans notre monde actuel, et si attirant.



16 septembre

Arrivés à Paris vers 14 heures, après une heure quarante minutes de vol, en provenance de Nice. Si nos bagages étaient à notre arrivée, il n'y avait personne pour nous les remettre: grève du zèle sans doute. Après une demi-heure, quelqu'un s'est amené pour les prendre dans les wagonnets et les déposer sur le tapis roulant. Il n'y avait aucun porteur. Heureusement, nous avons pu trouver des chariots que nous avons amenés vers la sortie. Là quelqu'un nous cria sans aménité: « Prenez la queue », ce que nous fîmes après nous être fait dire des choses peu aimables, avec une certaine raison. En face, il y avait un parc rempli de taxis, mais une seule sortie où il fallait passer un par un, comme par la porte étroite du riche, selon l'Évangile. Pour parcourir une cinquantaine de pieds, il nous a fallu attendre une quarantaine de minutes.

Comme l'année dernière, mais encore plus, il n'est pas agréable de voyager en avion en ce moment.



Visite ce soir de l'exposition Rouault au Musée d'Art Moderne. Je connaissais peu ce peintre jusqu'ici. Non pas que j'aie évité ses toiles qui me plaisaient peu à cause de la lourdeur et de la déformation des personnages, mais simplement parce que je n'avais pas eu l'occasion de les étudier. L'exposition m'en donne la chance. La peinture de Rouault me rebute encore un peu, alors que d'autres

peintres de la même époque me semblent plus accessibles, plus accueillants, moins tourmentés, moins durs. Pour comprendre celui-là, pour saisir qu'il a été avant tout le peintre de la misère humaine, il faut, je pense, voir un film que lui ont consacré ses héritiers qui ont donné à l'État ce qu'il restait des toiles et de l'œuvre gravée du peintre.

Ambroise Vollard avait la plus grande partie des toiles avant la disparition du peintre. Les héritiers ont repris ce qui en restait car, doué d'une extraordinaire conscience professionnelle, Rouault avait jeté au feu ce qui lui déplaisait. Quelle différence avec Picasso, qui laisse partir ses œuvres assez lentement pour ne pas démolir la cote, un peu comme un élément régulateur dans un marché instable. S'il est un grand peintre, il est aussi un commerçant excellent.

275

Au Grand Palais, un autre film présente le *Miserere*, œuvre à laquelle Rouault a voué dix ans de sa vie. Quelle ténacité il a montrée et quelle fermeté de caractère il lui a fallu pour tenir jusqu'à la fin !



Il y a quelques années, Solange Chapat-Rolland m'avait raconté une bien amusante anecdote. De passage à Paris, sachant qu'elle aimait Rouault, son père lui avait acheté une petite toile du peintre. « Je l'ai choisie aussi laide que possible, lui dit son père à son retour; je suis certain qu'elle te plaira ».

Quel souvenir agréable j'ai gardé de ces conversations que nous avons les Rolland et nous, à l'époque où nous travaillions à l'œuvre pie: le Centre d'Art de Sainte-Adèle, objet de nos préoccupations au moment où Solange et moi nous en occupions avec l'enthousiasme des néophytes. Que d'idées elle nous apportait et quelle aide précieuse elle nous donnait, avec cette fougue et ce dévouement qu'elle avait pour les choses et les gens qu'elle aimait. Pour elle, j'étais sans doute un affreux bourgeois quand j'essayais de mettre un frein à l'enthousiasme de Pauline Rochon et à ses projets, dont le moindre était certain de déséquilibrer l'édifice financier du Centre d'Art, toujours sur le point de s'écrouler.

Quand je lui ai annoncé que j'étais devenu le président du Centre, G.B.P. me dit quelque chose comme ceci: « Tu es poire et poire tu resteras jusqu'à ton dernier souffle. Si je te survivais, je m'engage à planter un poirier à côté de ta tombe ». Ce qui ne l'empêcha pas de m'aider de toutes les manières possibles par la suite . . .



Hier soir, nous avons vu un film consacré à Yehudi Menuhin par Jacques Reichenbach. Enfant prodige à dix ans, Menuhin est devenu grand violoniste. Son coup d'archet est merveilleux. Dans le film, il est entouré de sa sœur et de son fils, tous deux excellents pianistes. Pour étoffer le film, on nous le présente au cours d'un voyage aux Indes, un peu décontenancé d'abord par la musique indigène, puis entrant dans le jeu lui-même.

276

Le film n'a pas le charme de celui que Jacques Reichenbach et Bernard Gavoty ont consacré à Rubinstein il y a deux ou trois ans, car le violoniste n'a ni la présence, ni la spontanéité du pianiste.

On fait tenir des propos humains à Menuhin et à son entourage. Si on le sent sincère, très près des gens, sa femme agace par sa prétention. On sent qu'elle n'est pas à la hauteur de son mari; mais si elle crâne et si elle a sans doute joué un rôle utile dans la vie du ménage, elle est possessive et, semble-t-il, sans cette simplicité qui fait le charme de son mari.

17 septembre

Merci, grand-père, m'a dit tout à l'heure un mendiant, à qui j'ai donné une pièce de monnaie rue du Faubourg Saint-Honoré. J'en ai été d'abord un peu suffoqué et puis j'ai ri.

On a tendance parfois à oublier son âge, mais, tout à coup, un petit détail ou quelqu'un vous le rappelle. C'est vrai que je vais avoir soixante-douze ans en décembre. Pour moi, soixante-douze ans était le grand âge, presque la décrépitude. Et voilà qu'un mendiant, ô bien gentiment ! me fait souvenir que je ne suis pas de première jeunesse.

18 septembre

Je suis rentré à pied à l'hôtel, après avoir quitté un de mes amis, qui nous avait invités à déjeuner, Germaine, mon fils Robert et moi, afin de discuter certaines affaires qui nous amènent tous deux à Paris. Quel temps magnifique il y fait en ce moment: froid le matin et chaud dans l'après-midi. C'est un peu la température que nous avons en août à Montréal.

En descendant les Champs-Élysées, je pensais à ce film dans lequel Sacha Guitry faisait renaître il y a vingt ans, les événements

qui se sont produits dans cette grande avenue qui va des Tuileries à l'Arc de l'Étoile. Son film, je crois, s'intitulait *Remontons les Champs-Élysées*. Quelle agréable leçon d'histoire on y trouvait, avec beaucoup d'inexactitudes, disaient ceux qui n'aimaient ni l'auteur ni l'acteur, l'un faisant pour l'autre des pièces qui devaient être jouées par Sacha Guitry lui-même pour garder leur charme. Son film était bien différent. S'il fallait le refaire aujourd'hui, on se trouverait devant une grande artère défoncée par les travaux de canalisation, envahie par les autos de toutes tailles disposées n'importe comment entre le Rond-Point et l'Arc de Triomphe. Et de chaque côté des cinémas, des magasins (pas les plus invitants de Paris), des agences de voitures automobiles, des marchands de tissus (pas les plus beaux), bref bien des choses hétéroclites et une foule intense qui circule devant les terrasses de café, remplies en cette fin d'après-midi.

277

Il y a 35 ans environ, les Champs-Élysées étaient encore le milieu qu'a décrit Sacha Guitry, avec des hôtels particuliers, dont l'un était occupé par un grand journal. On y avait invité les membres de la délégation H.É.C. sur la terrasse de l'immeuble. Il y avait là Jean Nolin, Benoit Brouillette, Pierre Dagenais et plusieurs autres. Jean Nolin avait parlé, je me souviens, du *Canada*, auquel il était attaché, en vantant l'exactitude et la modération de son information. Nous avions bien ri car, en première page du dernier numéro, il y avait une relation de l'abordage que nous avons eu en face de l'Île d'Anticosti. *L'Empress of Scotland* était entré en collision avec un autre navire en plein brouillard. Letellier de Saint-Just avait rejoint Jean à bord pour lui demander des détails. Or un officier avait dit: « Si vous mentionnez quoi que ce soit au sujet de l'abordage, je fais couper la communication. »

Nécessairement, après cet avertissement, les échanges de propos avaient été peu élaborés. C'est en partant de là que Letellier de Saint-Just avait consacré une page entière à l'événement. Comme quoi, même les journalistes les plus sérieux font parfois des acrobaties qui les mènent à des à-peu-près collant plus ou moins à la réalité.